WAGNER

— ET —

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Point historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La syntèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons.
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

— Suite —

Wagner, il faut lui rendre cette justice, a été un des plus fervents, un des plus puissants apôtres de la musique, dans les temps modernes. Il avait en elle une foi ardente, non pas aveugle comme celle du charbonnier, mais éclairée, raisonnée comme celle du lettré, du philosophe. C'est là le principe des grandes choses qu'il a accomplies, comme aussi des erreurs qu'il a pu commettre.

Il se faisait de la musique une idée grandiose; il l'entendait à la façon antique. A ses yeux, c'était la muse, qui devait avec l'aide son service tous les arts, pour les diriger à sa façon, pour les faire converger vers un même but, pour les faire, de concert, contribuer au succès d'une œuvre dramatique, à la fois philosophique et artistique, nationale et humaine; de cette œuvre qui devait être l'interprète fidèle du génie d'un peuple.

On peut critiquer cette façon d'entendre la musique, la trouver trop ambitieuse, impraticable même. Mais quand il s'agit de Wagner, il faut l'admettre, sous peine de ne rien comprendre à ce qu'il a fait ou voulu faire.

Voilà qui est fort bien. Mais où Wagner va-t-il trouver des sujets de drame qui correspondent à ses idées, qui lui permettent d'exprimer tous les grands sentiments de l'âme humaine, comme il l'entend, en toute liberté, sans être gêné dans ses allures, par les exigences plus ou moins vulgaires, plus ou moins dramatiques ou drolatiques de la scène, par les mille et une circonstances particulières au milieu et au temps où s'agiteront ses personnages?

Il tient en souvenir, à l'heure qu'il est, un Parisien ne ressemble guères à un Berlinois, pas plus qu'un allemand ou un français de la fin du 19me siècle ne ressemble à un français ou à un allemand du 16me siècle. Une foule de détails se rapportant aux origines, à la nationalité, à l'époque, aux institutions, à la condition sociale des personnages mis en scène viendront se jeter à la traverse et dénaturer le sentiment ou l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

Wagner cherche des motifs permanents, aux actes de ses héros. Il veut leur faire exprimer des sentiments universels, que l'on puisse éprouver de la même façon dans tous les temps et dans tous les lieux. De telle sorte que l'amour qui animera son personnage ne sera pas l'amour particulier de Raoul de Nangis pour Valentine—amour contrarié par la mortelle querelle qui divisait les Protestants et les Catholiques, à l'époque des *huguenots*. Ce ne sera pas non plus la passion du jeune Roméo pour la tendre Juliette—passion contrecarrée par les violentes et mesquines disputes des familles Capulet et Montaigu. Ce sera un amour comme en éprouvent tous les amoureux fortement épris, et contrariés par une cause générale comme cet amour même.

De même, la haine qui animera ses héros ne sera pas celle du comte de Luna contre le Trouvère Manrique, mais la haine que doit éprouver tout rival pour celui qui lui dispute la femme dont il convoite la possession.

Lafontaine a, dans une de ses fables, dit un mot bien juste:

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.

C'est ainsi que Wagner entend la rivalité amoureuse. Toujours la même querelle; toujours la même façon de batailler. Et il en sera de même, tant qu'il y aura deux coqs sur notre boule ronde, et que, entre ces deux coqs, viendra se fourrer une poule.

Ça la bonne heure, mais comment faire pour élaguer tous les incidents vulgaires et changeants de la vie ordinaire?

Wagner tranche lestement la difficulté. Il rejette tous les sujets historiques et se jette à corps perdu dans les légendes. Ainsi, il acceptera *Robert le Diable*—une légende; *Roland à Roncevaux*—autre légende; *Faust*—encore une légende. Mais il rejettera les *Huguenots*, dont on connaît trop les personnages, avec leurs haines précoces, leurs préjugés, leurs manies, leurs travers.

Je ne sais pas bien sûr que le *Prophète* même eût trouvé grâce devant lui. C'est trop positif, et puis c'est trop net, trop actuel. Jean de Leyde, nous avons vu cela quelque part. Jean de Leyde, il s'appelle aujourd'hui le général Booth. Seulement, ce n'est plus un héros de tragédie lyrique; c'est un héros d'opéra bouffe.

Eh bien, soit. Va pour la légende. N'y trouvons pas à redire. N'est-ce pas, après tout, ce genre de sujets qui a fait les frais du drame lyrique, pendant près de deux siècles? Les premiers compositeurs d'opéras ne sont-ils pas allés, de préférence, chercher dans l'antiquité leurs héros qui, eux aussi, étaient des personnages légendaires? En prenant ses sujets dans la mythologie scandinave, Wagner ne faisait donc, en fin de compte, que suivre les traces de ses prédécesseurs, de Quinault par exemple, le premier des libbrettistes célèbres.

Ce qui se conçoit moins, c'est la façon dont il entend et traite les sentiments humains. Tout ce'a est bien vague, bien indéterminé, bien froid, bien nuageux. Nous autres, hommes du midi, nous ne comprenons guère ces généralités, ces abstractions. Grâce au climat plein de chaleur et de soleil dans lequel nous nous mouvons nous n'apercevons à droite, à gauche, que des objets inondés de lumière et exubérants de vie. Nous sommes habitués à voir leurs contours nettement dessinés. Nous voulons que tout, autour de nous, ait une forme précise. Rien de vague dans nos conceptions, rien de vaporeux dans nos aspirations. De là, la vivacité, la netteté de nos impressions; de là, la clarté, la précision dans l'expression de nos idées, de nos sentiments.

Rien de pareil chez l'homme du nord. L'atmosphère chargée de brumes dans laquelle il se meut, lui ternit l'esprit, lui glace le cœur. Sous la clarté blafarde d'un soleil toujours grelottant, toujours voilé d'un crêpe, il aperçoit les objets vaguement plutôt, qu'il ne les voit distinctement.

La suite à dimanche prochain.

NOEL CHEZ LES SOUVERAINS.

Depuis l'humble chaumière jusqu'au plus somptueux palais, dans la chambrette du pauvre comme sous les lambris dorés du riche, la Noël, la plus poétique, la plus exquise de nos fêtes religieuses, est célébré partout avec un soin jaloux.

Chez les souverains notamment, elle revêt un caractère fait à la fois de grandeur et de tendresse, car elle est l'image indéniable de la soumission du puissant humain devant l'éternel puissant divin. Sous la voûte des palais aussi, comme sous les toits de chaume, la joie de Noël emplit les cœurs, fait monter les prières et.... réveillonner les estomacs.

Dans la plupart des maisons souveraines d'Europe, la tradition est pieusement respectée, surtout dans le Nord. *Christmas* en Angleterre, *Weinacht* en Allemagne, *Natale* en Italie, partout on chante la gloire du petit Noël.

L'arbre de Noël, originaire d'Allemagne, a droit de cité aujourd'hui dans la plupart des palais des grands de la terre.

En Angleterre, où la célébration du Christmas revêt un caractère quasi national, la Reine donne l'exemple de la fidélité à la tradition dans son admirable résidence d'Osborne. Le sapin de Noël a trouvé une place dans la grande salle des fêtes.

Près de l'arbre, on a dressé le buffet, buffet immense; c'est la reine Victoria elle-même qui préside à toute cette joie, ayant à ses côtés le prince et la princesse de Galles et tous ses petits-enfants qui ont coutume d'aller passer à l'île de Wight les fêtes de Noël. Une colossale pièce de viande froide, le *baron of beef*, plat national anglais, en occupe le centre et défie majestueusement l'appétit le plus féroce. Au bal que la souveraine ouvre, selon la tradition, avec une simplicité, une bonne humeur qui n'ont pas peu contribué à sa popularité, tout le monde est admis, les domestiques aussi bien que les plus hauts dignitaires de la couronne. Tous reçoivent un présent. Tous sont gratifiés de tranches abondantes du *royal of beef*.

Savez-vous ce que pèse cette pièce de viande qui a servi l'autre soir au dîner de la reine d'Angleterre? *Deux cents pounds!* On l'a exposée depuis le commencement de la semaine à Windsor, et quelques jours plus tard le plat de résistance a été expédié sous bonne garde à l'île de Wight. Du reste, son aspect était des plus riants: on avait orné le *royal beef* de rubans couleur pourpre et or, de feuilles de lierre et de branches de gui. On sait que le baron du bœuf provient de la ferme du Prince-Consort.

Mais il ne faut pas croire que le repas de Noël, à la Cour de la reine d'Angleterre, se borne au *rost beef*.... *royal beef* pour la circonstance.

Il y a d'autres plats spéciaux qui sont directement envoyés de Windsor à la résidence d'hiver de la souveraine. Et nous commettrions le plus impardonnable des oublis en ne mentionnant pas en première ligne le fameux *plum pudding*—encore un mets national anglais que la Nouvelle-Orléans semble de plus en plus adopter. Le *plum pudding*, que le soir du *Christmas*, la Reine a sur sa table, est préparé à Windsor, où il subit sept heures de cuisson. Ensuite, il est expédié à Osborne, où on le fait cuire encore pendant trois heures. Il est servi ensuite avec une sauce au cognac. Cependant l'entremets sucré que préfère la reine Victoria est un simple gâteau de riz ou de sagou avec crème à la vanille.

Chaque année, en outre, l'empereur Guillaume II, ainsi que le duc de Cobourg-Gotha, ont l'habitude d'envoyer à leur grand'mère une hure de sanglier. L'empereur d'Allemagne a abattu la il y a un peu plus d'une quinzaine de jours, trois sangliers qui ont servi à la préparation de la hure. Les pâtés de bécassines ne manquent pas non plus au menu; ils proviennent également de la cour d'Allemagne. Les sucreries et les gâteaux sont adressés de Potsdam au nom des quatre fils de Guillaume II. L'empereur d'Autriche envoie également ses étrennes à la Reine, de même que la plupart des souverains d'Europe ont coutume de se rappeler de cette façon au souvenir de leur doyenne.

Dans les Cours allemandes, il va de soi que l'arbre de Noël est tenu en haute considération. On sait combien le vieil empereur Guillaume était attaché à cette vieille tradition prussienne. Jamais le sapin n'a manqué à une fête de Noël à la Cour de Prusse.

Cette année, comme les précédentes, les souverains d'Allemagne célébrent la Noël dans le Nouveau-Palais de Berlin.

Les mêmes usages restent en vigueur. Les six petits princes attendent avec impatience l'heure où un coup de sonnette annonce le commencement de la fête, qui est le signal d'une distribution monstre de cadeaux, de friandises qui leur sont envoyés des quatre coins de l'Allemagne. Dans la salle des Chevaliers, qui sert de salle à manger, l'empereur Guillaume, ayant à sa gauche l'Impératrice et entouré des six petits princes et de la petite princesse, prend part au dîner intime.

Le menu se compose presque exclusivement des mets traditionnels de Noël: le gâteau de poivre "pfefferkuchen," la carpe préparée avec une sauce à la bière.

Si nous passons en Espagne, nous voyons qu'ici encore la tradition est restée indéracinable. La Reine-Régente et le petit roi Alphonse, malgré les préoccupations de l'heure présente, malgré Cuba, malgré les Philippines, font comme le brave peuple espagnol, et rendent hommage comme il convient au petit Noël.

Car, à Madrid, la Noël c'est le bruit, le tapage, les tambours de basque, les soupers interminables, dans lesquels il est absolument indispensable de boire du lait aux amandes et de manger du *besugo*, un poisson très grand et très savoureux qu'on ne mange que le soir du 24 décembre.

Au palais de la Reine-Régente, M. Canovas et tous les ministres se réunissent autour de la table royale, et sacrifient en commun à la mode du réveillon.

En revanche, la reine Isabelle ne célèbre pas cette année, à Paris, la Noël, par une fête spéciale, en raison des événements de Cuba.

En Italie l'arbre de Noël a été introduit au Quirinal par la reine Marguerite qui reçoit à la table royale les pauvres qui s'y présentent.

En Autriche, la charité du souverain est inépuisable le jour de Noël. Tous les pauvres gens se présentent à la Hofburg et en sortent les mains pleines d'argent et de vivres, de friandises; les enfants ont les poches bourrées de jouets.

Noël! Noël! A la Cour de Hollande, comme à Copenhague, comme chez le roi Oscar de Suède; à Athènes aussi bien qu'à Bruxelles, partout, sous l'humble arceau de la basilique campagnarde, comme dans les palais des rois, le petit Noël apporte la joie et réconforte les cœurs....

Mme FURTADO-HEINE.

Celle que l'on a nommée "la grande bienfaitrice" et que le gouvernement français voulut récompenser d'une manière éclatante, en lui conférant l'ordre de la Légion d'honneur, en juillet 1881, Mme Furtado-Heine, a succombé le 10 décembre, comme l'annonçait l'*Abeille* au lendemain de sa mort, dans sa princière résidence, à Rocquencourt.

Née à Paris, le 6 mars 1821, elle était fille de M. Elie Furtado, et par sa mère, la petite-fille de M. Fould, mort en 1853. Elle épousa le grand financier, Charles Heine, et fit le noble usage que l'on sait de l'immense fortune qu'il lui avait laissée.

Mme Furtado-Heine, qui n'avait pas eu d'enfants de son mariage, avait adopté une de ses nièces, Mlle Furtado qui devint duchesse d'Elchingen. Elle était proche parente de la princesse de Monaco, duchesse de Richelieu, en premières noces, et tante du prince Della Rocca.

Mme Heine possédait une fortune de deux cents millions, qu'elle dépensait en œuvres charitables de la plus haute importance, ne cessant de témoigner aux déshérités la plus noble sollicitude; elle fit preuve de dévouement pendant la guerre en organisant une ambulance à Paris et en venant au secours des soldats français internés ou prisonniers; elle a fondé un dispensaire modèle où, chaque année, des milliers d'enfants malades sont recueillis et soignés gratuitement, une école professionnelle pour les aveugles, un hôpital au Croisic, une crèche au Petit-Montrouge, un sanatorium à Nice pour les officiers convalescents; et elle a contribué dans une forte proportion à l'établissement de l'Institut Pasteur.

Il y a à peine quelques mois, lors de l'inauguration de la crèche du Petit-Montrouge, M. Barthou rappelait en termes émus la sollicitude qu'elle n'avait cessé de témoigner aux déshérités, en lui remettant les insignes d'officier de la Légion d'honneur, et il se fit l'éloquent interprète de tous ceux qui ont admiré l'existence tout entière de la noble femme, employée à faire le bien, de la façon la plus intelligente et avec le plus grand cœur.

La mort a dû être douce à cette femme de bien, qui fut aussi une vraie Française.

On a rapporté d'elle entre autres traits, ce haut exemple de patriotisme.

En 1870, elle avait à Hambourg un véritable palais; elle le fit raser après la guerre pour montrer que jamais plus elle ne remettrait les pieds en Allemagne, et pendant toute la guerre elle n'avait pas cessé de secourir les blessés, qu'elle recueillait dans son ambulance, et les prisonniers en Allemagne, à qui elle faisait parvenir des secours.

SOUVENIRS

— SUR —

FERDINAND DE LESSEPS.

C'était à la fin de l'automne 1854, le 7 novembre. Appelé en Egypte par Mohammed-Saïd, son ami d'enfance, qui venait de succéder à Abbas-Pacha, M. Ferdinand de Lesseps débarquait à Alexandrie, à huit heures du matin, le 7 novembre. Le ministre de la marine Haforz-Pacha, et M. S.-W. Ruyssenars, consul général des Pays-Bas, étaient venus l'attendre de la par du vice-Roi, sur le quai de débarquement, et une voiture de la Cour le conduisait sur les bords du canal Mahmoudie, dans une des villas de Mohammed Saïd.

Sur les marches de l'escalier toute une série de serviteurs reçurent M. de Lesseps, en le saluant par trois fois, étendant la main droite jusqu'à terre et la portant ensuite à leur front. Puis, lorsqu'il gagna ses appartements, deux estafiers s'offrirent pour l'aider à gravir les degrés: l'ami du vice-Roi se laissa faire, d'ailleurs, estimant qu'il devait paraître habitué à recevoir de pareils hommages.

Le même jour M. Ferdinand de Lesseps se présenta chez Saïd-Pacha, en habit noir, toutes plaques et décorations sur la poitrine, ce qui devait flatter le vice-Roi. Saïd-Pacha le reçut avec effusion.

Saïd-Pacha devait entreprendre une excursion militaire dans le désert: il y invita M. de Lesseps, ravi de l'aubaine. Qui sait s'il ne trouverait pas l'occasion d'entretenir son puissant ami du rêve de toute sa vie, le percement de l'isthme de Suez? Déjà il a trouvé le moyen d'y intéresser Zulfikar-Pacha, qui dispose d'une certaine influence sur l'esprit du vice-Roi. On est en marche depuis quelques jours quand, le matin du 15 novembre, monte à l'horizon un arc-en-ciel aux vive couleurs: "J'avoue, écrit-il à sa belle-mère, Mme Delamalle, que j'ai senti mon cœur battre violemment et j'ai eu besoin d'arrêter mon imagination qui voyait déjà dans ce signe d'alliance dont parle l'Ecriture le présage de la véritable union entre l'Occident et l'Orient du monde et le jour marqué pour la réussite de mon projet."

Prenez-y garde, cet arc-en-ciel se retrouve à toutes les heures solennelles de la vie de Ferdinand de Lesseps, et même jusqu'au jour où ses amis, fidèles au malheur, l'accompagneront à sa dernière demeure.

On a raconté de bien des façons cette journée du 15 novembre 1851. Laissons de côté la légende pour la vérité historique, celle-ci, du reste, aussi belle que celle-là.

Le vice-Roi et Ferdinand de Lesseps chevauchent, suivis de l'état-major. Arrivé au point le plus élevé de la colline, Saïd-Pacha donne l'ordre de développer sa tente, puis il charge ses chasseurs de construire rapidement un parapet circulaire formé de pierres ramassées sur le sol. On pratique une embrasure et l'on y place un canon qui salue le reste des troupes arrivant d'Alexandrie.

Il est dix heures et demie du matin. M. de Lesseps se dispose à aller déjeuner avec Zulfikar-Pacha, mais avant de quitter le vice-Roi, il veut lui montrer que son cheval est un sauteur de première force. Il salue donc Saïd-Pacha et, en même temps, piquant des deux, il enlève la bête, qui franchit le parapet de pierre et continue son galop sur le penchant de la colline jusqu'à la tente de M. de Lesseps. Les généraux, littéralement ahuris par cet acte de hardiesse, en font compliment à l'*ami* du vice-Roi, si bien que le soir, à cinq heures, devant retourner vers son hôte, M. de Lesseps recommence l'escalade, cette fois en sens inverse, et à la grande joie de Saïd-Pacha, qui le fait asseoir à côté de lui et le félicite.

Quelques instants après, Ferdinand de Lesseps exposait au vice-roi son projet de canal maritime et, ayant réfuté certaines objections, voici la réponse qu'il recevait:

—Je suis convaincu, j'accepte votre plan, lui dit Saïd-Pacha. Nous nous occuperons, dans le reste du voyage, des moyens d'exécution; c'est une affaire entendue, vous pouvez compter sur moi.

Les généraux, appelés pour faire connaître leur sentiment sur les propositions de "son ami", approuvent naturellement. Comment un cavalier si accompli et si audacieux pourrait-il émettre de mauvais projets?

C'est à Maréa—*Gheil*, en arabe—que cette décision désormais historique fut prise par Saïd-Pacha: sans doute, quelque jour, si ce n'est déjà fait, une pierre en fixera le souvenir. N'est-ce point, en effet, l'une des œuvres les plus profitables à l'humanité que le vice-Roi d'Egypte allait patronner desormais, et ne convient-il pas que ceux qui passent à Maréa sachent bien que c'est d'ici que jaillit son libre essor le noble génie de Ferdinand de Lesseps?

***

Tout le monde sait aujourd'hui tout le mal qu'eut M. de Lesseps avant d'arriver au triomphe définitif de son entreprise: c'est, en quelque sorte, une lutte de tous les jours et qui dura seize ans de 1854 à 1870 qu'il eut à soutenir. L'Angleterre, par la voix de lord Palmerston, ne déclarait-elle pas que le canal de Suez était "la plus grande escroquerie du siècle"? On n'ignore point tout le profit qu'elle tire depuis un quart de siècle d'un canal qui met sa flotte aux portes de l'Inde.

Même après l'inauguration du canal de Suez, M. de Lesseps dut intervenir à diverses reprises pour défendre son œuvre, cette fois contre l'envieuse rapacité des Anglais.

Un fait peu connu, et qui est tout à l'honneur du Grand Français, est celui-ci: au début de l'expédition anglaise en Egypte, pendant l'été de 1882, M. de Lesseps apprit, à Londres, qu'on devait bombarder Alexandrie. Personne ne le savait encore. M. de Lesseps revint immédiatement à Paris, et sans même prendre le temps de changer de vêtements, il se rend à l'Elysée où les ministres étaient réunis en conseil sous la présidence de M. Grévy. MM. Jules Ferry et de Freycinet, qu'il fit prier de quitter un instant le conseil, viennent, en effet, le rejoindre:

—Je vous avertis, leur dit alors M. de Lesseps, qu'on va bombarder Alexandrie, que nous avons créée, qui a prospéré, grâce à nos ingénieurs, à nos marins et à tous les hommes qui ont civilisé l'Egypte. Ce n'est pas la France qui doit porter le carnage à Alexandrie. C'est une ville que j'ai connue avec 15,000 âmes: elle en a maintenant 200,000. La France a fait Alexandrie: nous ne pouvons la bombarder.

L'appel de M. de Lesseps fut entendu, et un télégramme ordonna à la flotte française de s'éloigner d'Alexandrie. Quelques jours plus tard, le 11 juillet, l'amiral Seymour bombardait Alexandrie, sans sommation: du moins l'intervention de Ferdinand de Lesseps avait permis que seuls les Anglais commissent cet acte de barbarie.

D'ailleurs ce qu'on avait prévu ne tarda pas à se produire: on annonça que les Anglais allaient débarquer à Ismaïlia. M. de Lesseps partit immédiatement pour l'Egypte, où son fils Victor de Lesseps représentait avec beaucoup de crânerie et d'habileté les intérêts de la Compagnie. Cependant les Anglais avaient déjà fait passer plusieurs convois de débarquement par le chenal du canal maritime: comme son fils, Ferdinand de Lesseps protesta avec une rare énergie. Il rappela que le canal devait rester neutre, et il en appela à l'Europe de l'incorrection anglaise.

Pendant vingt jours, du 1er au 20 août, il tint en échec les flottes britanniques et on peut dire que c'est grâce à lui que Ismaïlia et Port-Saïd durent de n'être point bombardés. C'est à lui encore qu'on doit la neutralité du canal de Suez, lequel serait aujourd'hui canal Anglais, sans l'énergie de Ferdinand de Lesseps.

Et à l'heure même où l'éloge du Grand Français était prononcé à l'Académie par M. Anatole France, son fils, M. Charles de Lesseps, qui a dû quitter la France, reçoit l'hospitalité la plus affectueuse et la plus large de l'Angleterre.

LE

Colonel Roquebrune.

Une pièce nouvelle de Georges Ohnet.

Elle va nous montrer encore une fois la redingote grise et le petit chapeau. Mais de loin, comme une apparition, dans un tableau final dont on dit merveille. Trois cents personnes en scène! Il est vrai que pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin ces reconstitutions de foule sont jeux d'enfants.

L'action du *Colonel Roquebrune*, le drame en cinq actes et six tableaux de M. Georges Ohnet, commence à la veille des Cent-Jours. Le prisonnier de l'île d'Elbe, débarqué au golfe Jouan, poursuit sa marche triomphale sur Paris. Quand le rideau se lève, Napoléon est à Besançon. Le spectateur, lui, est transporté à Versailles. Le titre du premier tableau indique suffisamment l'exposition de la pièce: l'*Emissaire de l'Empereur*.

Au deuxième acte, nous sommes à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, dans l'hôtel de la marquise de Réval. Titre du tableau: le *Rendez-vous*. Le troisième acte se passe dans l'hôtel du duc d'Otrante, voisin de l'hôtel de la reine Hortense, rue d'Artois. Ici nous sommes en plein épisode historique. Fouché tient l'acte tout entier. Le titre du tableau: les *Deux Cocardes*, évoque de lui-même la lutte des deux partis, celui du Roi et celui de l'Empereur. L'acte, en dehors de son intérêt dramatique, est, paraît-il, d'une reconstitution extrêmement curieuse.

Et nous voici au quatrième tableau: le *Guet-Apens*, dont la scène se passe, rue d'Enfer, dans le couvent des Dames de la Compassion. Le tableau suivant: *Condamné!* nous transporte à l'Ecole militaire. Et le drame s'achève sur le *Retour de l'île d'Elbe*, la scène finale qui se déroule à la barrière de Bercy, où l'on voit arriver l'Empereur dans sa calèche....

En avons-nous dit trop? En tout cas, nous nous laisserons encore aller à une indiscrétion, une seule, la dernière. Coquelin, au premier acte, dans une scène admirablement réglée, dit-on, Coquelin a un duel terrible, où il joue du sabre avec une maëstria incomparable. Coquelin, c'est Roquebrune, une manière de Marbot, rôle inventé de toute pièce sur le patron des soldats de l'Empire.

L'œuvre nouvelle, dont la répétition générale avait lieu l'autre soir à la Porte-Saint-Martin, offre, en dehors de son intérêt propre, un attrait tout particulier: c'est la rentrée au théâtre d'un des dramaturges les plus applaudis de notre époque, qui s'est tenu volontairement éloigné de la scène pendant cinq ans. Le cas de M. Georges Ohnet est assurément un des plus curieux qui se soient révélés dans la production littéraire de ces vingt dernières années.

Auteur dramatique en quête d'un théâtre pour se faire représenter, il trouve porte close partout. Il se met à écrire des romans. Son premier livre, aussitôt paru, est remarqué et couronné par l'Académie. Un directeur de théâtre lit par hasard ce roman, il y découvre des qualités dramatiques du premier ordre et demande à l'auteur d'en tirer une pièce. La pièce est jouée. Elle a un succès considérable.

Voici l'auteur dramatique lancé—trop lancé, car il va obtenir des succès si nombreux et de telle durée qu'il se verra obligé de s'arrêter de crainte de barrer le chemin à d'autres. En effet, ce triomphateur, qui est un discret, profite du premier insuccès qu'il a pour se remettre au roman où le champ lui semble plus libre et la gloire moins bruyante. C'est l'histoire de M. Georges Ohnet de *Serge Panine à Dernier Amour*.

Et pourtant, romancier il l'était si peu! Ce premier roman dont je parlais tout à l'heure, c'était justement *Serge Panine*. Déçu par tant de déconvenues à la porte des directeurs de théâtre, M. Georges Ohnet s'était décidé à mettre sous la forme de roman une pièce qu'il avait eue en tête. Mais où trouver un éditeur? Un ami, un confrère prit le manuscrit sous le bras et le porta à Paul Ollendorff, au petit bonheur. Paul Ollendorff n'avait pas plutôt achevé la lecture de l'œuvre qu'il priait M. Georges Ohnet de venir le voir.

—Je prends votre roman, lui dit-il.

—Ah bah! dit l'auteur, ne pouvant réprimer une exclamation de surprise.

—Et je vous donne tant par volume.

Le jeune romancier resta bouche bée. Non seulement on l'imprimait, mais on le payait! Cependant il n'était pas au bout de ses surprises. A quelque temps de là—*Serge Panine* ayant paru, il recevait un nouveau rendez vous. Cette fois, c'était Victor Koning, directeur du Gymnase, qui le priait de venir causer avec lui.

—Il y a une pièce dans votre roman, lui dit Koning.

—A qui le dites vous!

—Alors pourquoi ne l'avez-vous pas faite?

—Parce que c'eût été peine perdue. On ne me l'aurait pas prise.

Et Georges Ohnet raconta à Koning le calvaire de ses jeunes années.

—Eh bien, cette pièce, je vous la commande pour le Gymnase. Est-ce dit?

Quelques mois plus tard, *Serge Panine* était représenté au théâtre de Madame. On se rappelle le succès de la pièce, succès qui s'était dessiné le soir même de la première. Dès le lendemain, l'auteur recevait un nouveau rendez-vous. C'était, cette fois, Francis Magnard qui demandait un roman à Georges Ohnet. Le jeune écrivain lui donna le *Maître de forges*. Le roman parut. Nouvelle convocation de Koning.

—Savez-vous que c'est tout ce qu'il y a de plus dramatique, ce *Maître de forges*? Il faut en tirer un pièce!

—Mais elle est faite!

—Comment! elle est faite?

—Oui, et il y a beau jour, avant le roman. Personne n'en a voulu!

Et l'on entra en répétitions.

Le *Maître de forges*, joué par Mme Hading et Damala, eut trois ou quatre cents représentations. A ce succès légendaire succéda la

---

au danger présent, nous ne pouvons être certains que plus tard, dans un an, dans dix ans, l'existence de l'enfant ne soit découverte, soit par ce mari jaloux, soit par la famille dans laquelle va entrer mon ami.

—Oh! En cachant bien l'enfant!

—Les hasards de la vie sont si grands, Irène! Or, mon ami l'aime beaucoup, cette fillette; il ne veut pas que jamais le moindre mal lui soit fait; et c'est là non seulement une question d'amour, mais de devoir. Mon ami veut donc, non seulement que sa fille soit admirablement cachée, mais qu'elle passe pour morte....

—Ah!.... oui.... oui.... Ça, ça serait malin!

—Tu sens cela, n'est-ce pas? Si, un jour, sa nouvelle famille découvre qu'il a eu une liaison avec une femme mariée, lui reproche d'avoir eu d'elle un enfant, quelle simple et triomphante réplique: "C'est vrai; mais l'enfant était morte quand je me suis marié moi-même!" Et la preuve.... ce sera les lettres que je vais te dicter et que tu feras recopier par ce Pellerin.

—Eh bien voilà ce qui pourra s'appeler une affaire fameusement compliquée! s'écria Irène, en admirant devant Frédéric, et ce qui pourra s'appeler aussi joliment prévoir l'avenir.

—Ne le prévois tu pas, toi-même, pour tes parents, pour ta petite cousine Camille?

—Evidemment.... évidemment vaut toujours mieux prendre toutes ses précautions. Enfin, tu vas encore m'expliquer les choses, me faire ma leçon, hein?

Durant toute la soirée, Frédéric Lequesnoy explica, discuta, combina, avec Irène, les lettres que Pellerin devrait écrire.

Et il le faisait avec tant de feu, que, plusieurs fois, la belle Flamande fut assaillie de ce soupçon:

—C'est-il bien possible qu'il s'intéresse tant que cela aux aventures d'un autre?

Et, lorsque Frédéric l'eût quittée, elle ne put plus chasser cette idée:

—Si c'était lui, le père!

VII

LA VEUVE LEVAL.

Il y avait bien près d'une heure que Mme Leval, rigoureusement vêtue de noir, était apparue sur le seuil de son très petit, très modeste logement et, essayant de se donner un air sévère, avait fait remarquer, pour la première fois, à son fils Ernest, que le temps accordé à la récréation était passé.

Mais sans doute son fils ne croyait-il pas à sa sévérité, car il n'avait pas hésité à répondre:

—Oh! c'est pas possible, m'man.

Et il avait continué de se livrer à son jeu favori, qui consistait à lancer avec un caoutchouc des cailloux contre le mur.

Plusieurs fois sa mère apparut ainsi. Et chaque fois il la "rembarrait," malgré ses cinq ou six ans, comme s'il eût été un grand garçon.

—Tout à l'heure, m'man!.... Puisqu'on te dit que je vais y aller tout à l'heure!

Et, sans même avoir voulu regarder la désolation peinte sur le visage de sa mère, il se remettait à chercher des cailloux dans les allées minuscules du jardinet où il se trouvait.

Car ceci se passait en un de ces passages de Montmartre où existe encore un peu de vie de province, avec des maisonnettes entourées d'imitations de jardins.

Celle qu'habitait Mme Leval était un ancien pavillon de jardinier situé derrière un assez grand immeuble et divisé en deux logements, chacun de deux pièces, une en bas, une au premier, où on accédait par un escalier assez semblable à une échelle. Mme Leval avait, en outre, un appentis, jadis resserre à outils, qui lui servait de cuisine et qui, malgré sa petitesse, était parfaitement suffisant, son fils ne mangeant guère et elle à peu près pas.

Elle couchait au premier et vivait et travaillait dans la pièce du bas. Elle n'y faisait, en ce moment, quoiqu'elle fût assez habile, qu'une triste besogne: elle ourlait de gros torchons. Quand on a besoin, on ne choisit pas son travail.

Et, après avoir eu l'air de gronder, elle songeait, en reprenant son aiguille:

—Pauvre petit!.... Il joue.... C'est de son âge....

Et elle oubliait très aisément que toutes les personnes qui l'avaient connue lui avaient dit, en voyant sa tendresse folle pour son fils:

—Prenez garde, madame Leval, prenez garde, vous le gâtez trop!

Elle n'avait jamais su, en effet, le gronder ni le punir sérieusement. Il était un si bel enfant, avec des cheveux bruns bouclés, de grands yeux câlins que la colère ne faisait flamboyer que très rarement, des traits très réguliers et surtout un sourire fripon qui désarmait tous les mécontentements!.... Est-ce qu'on pouvait lui résister? se disait très sincèrement Mme Leval.

Et elle ne voulait pas comprendre à quel point il est imprudent de laisser sentir aux enfants leur puissance. Et le jeune Ernest avait décidé, ce matin, qu'il ne travaillerait pas de la journée, et ne se lassait pas de lancer des cailloux contre le mur.

Mais soudain, en se baissant, il aperçut quelque chose de blanc qui brillait sous la couche de gravier.

C'était une pièce de cinquante centimes, laquelle devait avoir été perdue par sa mère ou par leur voisin, M. Jacques Albarède, le monsieur qui habitait l'autre côté du pavillon, un grand à bonne figure un peu attristée qui était toujours extrêmement poli pour sa mère, mais qui, la veille, l'avait menacé, lui, de lui tirer les oreilles s'il coupait encore des fleurs dans sa part de jardin.

A continuer.

FEUILLETON.

LA TACHE DE FAMILLE.

—Suite—

Gontrand resta quelque temps immobile, savourant délicieusement l'émotion qu'il venait de ressentir si délicieuse, si douce. Non, jamais, dans sa vie, il n'avait eu pareil bonheur, jamais il n'avait éprouvé de sensations aussi vives, aussi profondes. Il aimait cette fois, sincèrement, ardemment, l'amour venait de le conquérir tout entier, d'envahir toute son âme et tout son être. Cependant il ne pouvait rester longtemps dans cette situation muette, embarrassante, et, pénétrant dans le refuge de la jeune fille, il lui dit respectueusement: "Mademoiselle, je suis sincère et j'attends de vous une réponse franche et catégorique." Et Livia se mit à rire, d'un rire argentin qui résonna jusqu'au fond de l'âme de Gontrand. "Eh bien, Monsieur le Capitaine, dit la jeune fille, nous parlerons de cela....plus tard. Laissez-moi, en attendant, vous chanter une romance que je viens d'étudier "Dis au revoir, non pas adieu!"..... La connaissez vous, capitaine? Et, avec une élégance et une gracilité souples, dégagées, elle se mit au piano. Gontrand se laissa tomber dans un fauteuil, son cœur sautait dans sa poitrine, sa tête bouillonnait, il semblait écouter cette voix délicieuse qui résonnait pénétrante et claire. On eut dit un chapelet de perles fines s'égrenant sur un miroir de cristal. Gontrand rêvait, il était en extase. Tout à coup, il fit un mouvement brusque, un pli profond se dessina sur son front, à la naissance du nez, son œil devint sombre. Le spectre de la vieille marquise venait de lui apparaître dans l'angle du salon. Et la perruque poudrée de sa tante semblait hérissée et ses yeux lançaient des flammes, et ses lèvres murmuraient des paroles de rage.

D'un bond, le capitaine fut sur ses pieds et Livia se retournant vivement lui demanda: "Qu'avez-vous, M. Gontrand, qu'avez-vous donc?" Gontrand passa rapidement la main sur son front et répondit confus: "Rien, mademoiselle, sinon que je vous aime."

A ce moment la mère de Livia rentra dans le premier salon. N'apercevant plus personne, elle prononça: "Mais où êtes-vous, mes enfants, ah! vous êtes au piano, c'est bien. Avez-vous été sages, au moins." Sa fille répondit: "Oui, oui, maman; mais M. Gontrand dit des bêtises." Puis, plongeant ses beaux grands yeux noirs, dans ceux de Gontrand, elle s'échappa du salon, en adressant au beau dragon une grande révérence, avec un sourire divin, qui voulait dire bien des choses. "A tout à l'heure," fit-elle. "C'est cela, mon enfant, comprit la mère, va faire ta toilette, nous déjeunerons dans vingt minutes." Puis se tournant vers le capitaine et lui faisant signe de s'asseoir: "Oh! ce n'est pas bien, monsieur le militaire, de dire, comme cela, des bêtises aux jeunes filles." Et elle se mit à rire. Jamais il n'avait été donné à Gontrand d'admirer aussi parfaitement la beauté singulière de la mère. Son rire avait mis à découvert deux rangées de dents, de ciselure parfaite et d'une blancheur de neige, que faisait encore ressortir la teinte brunie du visage. Le nez était droit, d'une grande régularité et d'une exquise finesse, les yeux larges et profonds brillaient d'une lueur particulière, pénétrante, presque fauve, le front régulièrement sculpté était encadré d'une admirable chevelure noire, abondante et ondulée. Elle paraissait encore toute jeune, dans sa riche toilette de ville, qui dessinait ses formes ravissantes et lui seyait à merveille.

Gontrand s'assit et, prenant un air grave, convenable en la circonstance, il